

Rencontres de Brangues

Nouvelles Rencontres de Brangues 2012

Terminant son compte-rendu sur les rencontres de Brangues 2011, Sever Martinot-Lagarde concluait : « Aux dernières nouvelles toutefois, l'avenir, donnant raison à Renée Nantet semble laisser envisager une continuation à l'aventure des rencontres¹ ». Celui-ci avait vu juste : le samedi 30 juin 2012, nous fûmes nombreux (fidèles ou nouveaux curieux) à remonter la grande allée du château de Brangues. Les rencontres existaient donc toujours certes « nouvelles » ; mais elles étaient là. Mes sentiments étaient alors toutefois partagés : joie et plaisir de revenir en ce lieu devenu synonyme de moments de passion et de découverte, mais aussi anxiété et appréhension : Qu'allions-nous trouver ?

Bref, il fallait se laisser guider par les mots indiqués sur le programme : « Écouter, inventer, rire, échanger, transmettre à l'occasion de lectures dans le parc ou à proximité, simplement pour le plaisir de la scène et du théâtre, de la poésie et des mots, telle est la raison d'être de ces nouvelles rencontres à découvrir, ou à redécouvrir² ». Il fallait simplement accepter de « changer de regard » :

- Un « nouveau » (Robin Renucci et ses Tréteaux de France) aux côtés d'un « ancien » (Christian Schiaretti et sa troupe du TNP de Villeurbanne) nous attendaient ;
- Les mystères et l'imaginaire de Claudel devaient être associés à la verve et au lyrisme de Victor Hugo ;
- La lecture du programme des rencontres indiquait des sorties « hors des murs du château » : déjà un atelier de lecture à partir d'extraits des *Misérables* de Victor Hugo s'était tenu la veille à la Maison Ravier (Morestel) ; son succès laissait présager la présence d'un nouveau public. En revanche, si une rencontre avec les jeunes du lycée Cournot de Morestel avait été tentée, la proximité des vacances avait eu du mal à retenir ceux-ci.
- Un chapiteau rappelant plutôt le cirque que le théâtre se profilait derrière les arbres ; mais le tilleul était toujours là.

L'après-midi débuta traditionnellement à l'ombre du tilleul comme pour mieux symboliser la continuité par une séance d'ouverture.

1 Sever Martinot-Lagarde (2011) – Rencontres de Brangues, *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 203, 3^e trimestre, Septembre 2011, p. 84.

2 Marie-Victoire Claudel-Nantet (2012) – Programme des Nouvelles rencontres.

Malgré son « Plus jamais Brangues » de 2011, Christian Schiaretti expliqua sa présence comme « un signe de changement dans la continuité » indiquant que désormais les rencontres s'organiseraient plus autour de la mise en espace et du renforcement des liens avec le public local. Il indiqua aussi que le redéploiement des rencontres se ferait désormais dans le cadre d'une coopération avec les Tréteaux de France pour qui Brangues allait être cette année le point de départ de leur tournée d'été ; il souhaite qu'une collaboration longue puisse être établie.

Robin Renucci insista ensuite sur sa volonté de situer son action en faveur d'un théâtre en lien aux territoires. Depuis sa nomination à la tête des Tréteaux de France, il souhaite que la tournée soit marquée par une fidélité au mot « populaire » avec une volonté de rencontre avec le public : « Le public, le public avant tout » et ceci sous la bannière de Firmin Gémier, promoteur du Théâtre populaire.

Marie-Victoire Claudel-Nantet, désormais présidente de l'association des nouvelles rencontres de Brangues, présenta le nouveau projet artistique : ouverture sur le territoire avec une volonté de rencontre de ses acteurs (associations, écoles, lycées, collectivités locales, etc.) tout en restant dans la ligne de l'esprit de l'œuvre de Paul Claudel (à savoir : promouvoir la poésie et le théâtre sans jamais oublier les exigences de sa transmission).

L'après-midi débuta à la ferme avec une mise en espace par Christian Schiaretti et des comédiens du TNP (Damien Gouy, Clément Morinière, Antoine Besson) du « Le Laboureur de Bohême » de Johannes Von Saaz (1400). Un travail d'imagination nous fut demandé pour aborder un face-à-face entre un laboureur et la mort et leur dispute à propos de l'avenir de celui-ci suite au décès de sa femme : la douleur, le désespoir, la séparation, la raison marquant les dialogues de cette joute oratoire magnifiquement jouée dans un espace dont la sobriété facilitait l'écoute.

Ensuite deux ateliers se tinrent en parallèle :

- Devant la ferme, un atelier de lecture à voix haute a été animé par Robin Renucci. C'est ainsi que Jean Racine par l'intermédiaire de quelques extraits de *Phèdre*, Marguerite Yourcenar et ses mémoires d'Hadrien, Marcel Proust accompagné de « ses » jeunes filles en fleur et Molière et quelques répliques de *Dom Juan* furent soumis à une découverte des multiples facettes de la métrique de l'alexandrin, des mystères des phonèmes et des rimes et de l'importance de la voix dans le cas de texte en prose. La diversité des volontaires (dont certains très jeunes) qui se livrèrent à cet exercice montra que le respect de l'auteur et donc de l'esprit d'un texte doit demeurer face à la personnalité du lecteur qui n'est pas un acteur. R. Renucci termina en comparant le travail d'un lecteur avec celui d'un comédien, celui-ci devant réussir à « mettre des fils dans les grains » tout en étant un artisan de la langue.

- Pendant ce temps sous le tilleul : Clémentine Verdier et Julien Tiphaine lirent des extraits de textes de Victor Hugo. Certes les réticences de Paul Claudel vis-à-vis de cet auteur sont connues ; mais la sévérité des mots employés à son propos étonna une partie du public. Ainsi, dans le texte de 1935 écrit à Bruxelles lorsqu'enfin après trois pages d'énumération de tous les grands auteurs du XIX^e siècle, arrive le moment de citer Victor Hugo, une phrase lapidaire surgit : « Mais pour m'en tenir à Victor Hugo, le lecteur arrive bien vite à constater que le thème de ses romans est toujours le même ». En 1952, son opinion n'a guère évolué : « le temps n'a fait qu'accentuer mes réserves ». Ainsi et paradoxalement la nouveauté des rencontres de cette année ne fut-elle d'associer Claudel à « un incontestable inspiré qui ne se méfiait pas assez de l'inspiration » ! Mais heureusement, « l'important est de respirer. Ouvrons la fenêtre ! C'est bon de respirer ! » (1952).

C'est ce que le public du soir fera avec enthousiasme devant *Ruy Blas*. En effet, pendant deux soirées, Robin Renucci (dans le rôle de Don Salluste) et la troupe du TNP-Villeurbanne ont permis de découvrir cette pièce de Victor Hugo dans une mise en scène de Christian Schiaretti avec une adaptation à l'espace restreint du chapiteau. Il fut alors satisfaisant de constater qu'un nouveau public nombreux et attentif avait répondu présent au pari des organisateurs : certes prudent au départ face à l'œuvre mais heureux que l'on soit venu à lui. Intrigues, quiproquos, élans amoureux et éloquence du discours captivèrent l'auditoire. Le pari était gagné.

La journée du dimanche démarra sous le chapiteau par une mise en espace de l'œuvre de Pedro Calderón de la Barca : « Le Procès en séparation de l'Âme et du Corps » (avec Lori Besson, Julien Tiphaine, Nicolas Gonzales, Clémentine Verdier, Julien Gauthier, Juliette Rizoud, Antoine Besson, Yasmina Remil, Jeanne Brouaye). En un dimanche matin, il n'y avait pas là plus belle occasion de théâtraliser la foi dans une forme à la fois raisonnée et imaginée. Cet autosacramental, originalité du théâtre espagnol à son âge d'or et véritable perle de modernité, repose sur l'affrontement allégorique de personnages incarnant les différents composants d'un être humain : le corps, l'âme, l'entendement, la volonté, la mémoire, le péché, etc. toujours en discussion, en conflit ou en conciliabule. Quelle merveille propice à une rencontre étonnante entre un public attentif et des personnages populaires et truculents, le chapiteau étant alors de fait à l'égal des tréteaux ambulants du XVII^e siècle. À la sortie (comme de tradition sur le parvis des églises), les discussions sur l'âme et le corps furent vives.

L'après-midi dans la bibliothèque fut consacré à la question de l'héritage théâtral avec la lecture à trois « voix » de « La scène natale » adaptée du texte d'Evelyne Loew. Ainsi nous découvrimus l'histoire quotidienne étonnante de la troupe du Vieux-Colombier : dix ans de batailles entre 1913 et 1923 qui

ont révolutionné l'art théâtral. Le texte a été rédigé d'après des journaux, des récits, des correspondances de Jacques Copeau (Robin Renucci), Charles Dullin (Christian Schiaretta) Louis Jouvet (Robert Cantarella), les registres du Vieux-Colombier et des extraits de presse de l'époque (un journaliste Olivier Borle). Cet instant permit un retour sur l'histoire théâtrale avec une confirmation de difficultés constantes rencontrées dans la vie d'une troupe mais aussi une illustration symbolique de l'utopie des défenseurs du théâtre populaire. De fait, la question de la décentralisation apparaissait en filigrane permettant ainsi de rejoindre la problématique des nouvelles rencontres de Brangues. La discussion conduit également à évoquer la nécessité pour les jeunes comédiens d'obtenir des conditions stimulantes de travail. L'engagement de certains d'entre eux depuis plusieurs années dans les rencontres de Brangues fut salué.

La journée se termina par des lectures données par Julien Tiphaine et Clémentine Verdier et consacrées au regard de Claudel sur la vie de sa sœur Camille. Les extraits de « Camille Claudel statuaire³ », de « Ma sœur Camille⁴ » et de « Assise et qui regarde le feu⁵ » permirent de redécouvrir la tendresse, la reconnaissance de sa force créatrice et l'admiration d'un frère vis-à-vis de sa sœur mais teintée toutefois d'une certaine « jalousie » dans sa maîtrise de l'art de la sculpture. « Tandis qu'un livre, par exemple, nous sommes obligés d'aller le quérir aux rayons de notre armoire, une musique, de la jouer, la pièce ouvragée de métal ou de pierre dégage d'elle-même son incantation, et de la demeure en est pénétrée ». Les interrogations de Claudel quant à la destinée des âmes passionnées transparaissent dans le texte « Conversation sur Jean Racine⁶ » Son regard sur l'artiste plus que sur la sœur ne peut-il pas être résumé dans cette phrase : « L'artiste est le contemporain de toute sa vie. Les événements dont il n'a pas le souvenir, il en a le pressentiment » (p. 284).

À l'issue de ces belles journées qui ont permis à un nouvel auditoire de vivre dans le plaisir des mots de formes diverses, il est nécessaire de remercier tous les organisateurs et les bénévoles dont l'engagement et le travail ont fait en sorte que « Brangues » existe toujours. Des regrets tout de même :

- Que le temps soit passé trop vite malgré des cieux peu cléments
- Que l'on ne soit pas déjà en juin 2013 ...

Catherine Pivrot

3 Claudel (P) - *Ceuvres en prose*, « Camille Claudel statuaire » (1905), NRF – La pléiade (Ed. 1965), p. 272 et s.

4 Claudel (P) - *Ceuvres en prose*, « Ma sœur Camille » (1951), NRF – La pléiade (Ed. 1965), p. 276 et s.

5 Claudel (P) - « Assise et qui regarde le feu » (1940) *Ceuvres complètes*, Gallimard.

6 Claudel (P) - *Ceuvres en prose*, « Conversation sur Jean Racine » (1951), NRF – La pléiade (Ed. 1965), p. 448 et s.